

Sublimation de l'agressivité à l'adolescence : l'exemple de la Psychoboxe

Lionel Raufast*

Achille, un psychoboxeur à Narbonne Plage

Nous sommes sur le sable au centre d'un rond tracé avec soin. Au-delà, il y a la mer. Il y a aussi mon cothérapeute. Sa présence silencieuse me rassure. Il peut arrêter le combat à tout moment. Il veille sur mon patient et sur moi-même. C'est lui qui mènera la séquence d'association libre quand le temps du corps à corps sera passé. Puis, il y a notre patient. Quinze ans. Boxeur. Visage rieur d'un adolescent qui défie depuis des années tout ce qui peut ressembler à la règle. L'autre sera bien reçu. Sa garde me le murmure tout bas. Il est d'accord pour travailler. Passer par la boxe, son domaine, l'a d'abord beaucoup surpris. Atténuer la force des coups. Parler après le combat. Pourquoi pas ? Je ne sais pas encore qu'il est prêt à aller beaucoup plus loin. Et enfin, je suis là. Étrange clinicien avec mes gants et mes consignes bizarres. Même mis en scène et à force atténuée, il faut accepter le combat. Permettre le contact. En être affecté. Parfois profondément. Puis laisser le cothérapeute tirer les choses du côté de la parole dans sa forme oralisée.

Mais qui est donc cet Achille qui me fait face en souriant ? L'adolescent est au Centre Éducatif Fermé de Narbonne depuis plus de deux mois. Il a évité de justesse la prison. Et plusieurs fois. Sa jeune adolescence est parsemée d'affaires de stupéfiants, de violences furieuses et d'équipées sauvages. C'est déjà un petit caïd reconnu dans une cité au bord d'une ville endormie du sud de la France. Au CEF, il se livre à une politique de la terre brûlée. Tout lien est refusé. Il dort tard. Met en scène sa paresse. Apathique. Il démonte tout dispositif proposé. Pire, il

*Lionel Raufast. lioraufast@gmail.com. Président de l'Institut National de Psychoboxe. Docteur en psychologie clinique. Maître de conférences associé en psychologie clinique à L'Université Paul Valéry de Montpellier. Psychanalyste.

défie le directeur. Pas un novice le directeur. Figure emblématique de la structure, il est reconnu par tous. Et le voici tourné en dérision par un gamin de quinze ans. Les punitions s'enchaînent. Les week-ends famille sont annulés. Achille tient bon. L'équipe éducative se clive et se dispute. Qui maltraite qui ?

Entre deux escarmouches, Achille vient me rencontrer. Il y parle de son monde. De sa mère, à la fois adorée et haïe. De son père, aux abonnés absents. De son grand frère, fraîchement sorti de prison et qui fait régner la terreur à la maison lorsqu'il ne cède pas à des écroulements dépressifs brutaux. Il parle de tout son monde qui brûle lentement. Il accepte de faire un peu de psychoboxe. Non pas par peur du juge. Il n'a pas grand chose à perdre. Mais parce qu'il est curieux et qu'il dit me faire confiance. Parce qu'aussi il est un bon boxeur et que la perspective de se retrouver sur son terrain semble beaucoup l'amuser. Les séances s'enchaînent. Pas grand chose à dire. Achille respecte le dispositif. Temps et espaces. Mais rien de plus. Son élaboration double le combat. Elle reste très factuelle. Au mieux, Achille se plaint de ma technique de boxe peu académique qui l'empêcherait de boxer proprement. Un peu comme dans son club. Il est possible que, durant ces séances d'apparence assez banales, quelque chose se soit déployé en coulisse sans que je parvienne à le saisir. Le seul indice étant la régularité, somme toute assez atypique, dont il faisait preuve pour venir à ses séances que nous pratiquions souvent au bord de la mer. L'hiver rendait la plage déserte et les vagues étaient à nous. Cela nécessitait une logistique assez lourde à laquelle Achille se pliait de bonne grâce.

Ce matin là, Achille dort. Le directeur l'a encore puni. Lui, ne semble plus rien écouter. Apathique, les affects en sourdine il investit mollement la séance de psychoboxe. Le combat est étrange. Comme au ralenti. Tous mes coups passent sa garde mystérieusement. Caché derrière son bonnet, Achille encaisse avec le sourire. Je ressens un malaise. Il se passe quelque chose. Une sorte de lien profond. Presque une danse. Je me rassure. Si cela ne va pas, mon cothérapeute arrêtera. Le combat se termine. Je ne parviens pas à comprendre comment mes coups ont pu autant toucher le visage d'Achille, lui qui semble si à l'aise techniquement. La phase d'élaboration est tout aussi mystérieuse. J'aurais bien boxé. Comme au club. Rien de plus. Rien de moins. Les relances de mon cothérapeute ne permettent pas d'accueillir cette étrange complicité rythmique si décalée par rapport à la rationalité technique habituelle du combat.

Le second combat a lieu et la tonalité déployée lors du premier assaut se confirme. Elle s'amplifie même. Je multiplie les coups au visage. Je vois Achille sourire en maintenant une garde basse. Il ne se défend plus. J'ai l'image d'un tout petit garçon sous son bonnet. Un affect entre tristesse et tendresse me submerge. Le combat se termine peu après. Un silence lourd pèse sur le petit banc où nous sommes assis. Je ne sais quoi dire. Sonné par cet adolescent violent transformé, pour quelques minutes, en tout petit enfant sidéré. Achille reste silencieux un moment et dit à mon cothérapeute qu'il est 15 h 26. Effectivement. Le chiffre 26

me suit et ce n'est pas un hasard". "J'ai une putain de haine", ajoute t-il. "J'en ai parlé presque à personne. Seule ma mère le sait. Je vais vous le dire.". Nous écoutons. "En fait, quand j'étais petit j'allais au bled tous les étés. En Algérie. Et une fois je suis resté avec mon grand cousin. On jouait ensemble. Et il y avait des chiottes. Tu sais. En bois. Avec un trou. Comme au bled. Il m'a dit de venir. Je ne me suis pas méfié. ET..." Le silence est à son comble. Je me prends à ne pas avoir envie d'entendre ce que je sais déjà. Heureusement mon cothérapeute relance. Achille répond : "Ben voilà, il m'a violé. C'était pas beau à voir parce que tu sais, les toilettes en Algérie, c'est pas comme en France, c'est... bref!".

Achille semble calme. Je ne fais aucune relance. Mais Achille n'a pas fini. Il s'adresse maintenant à moi. "Tu sais, moi j'avais qu'une idée en tête. Rentrer. Et le buter. Je l'aurais fait. Vraiment! Mais ma mère m'a dit qu'il s'était tué en scooter dans un virage. Quand tu fais des mauvaises choses... »

Achille semble apaisé. Nous rentrons. Dans la voiture, seul lui a le sourire. Je me demande si cette séance aura des effets sur la suite de la thérapie. Je n'aurais pas le loisir de le savoir. Le lendemain, je croise Achille menotté dans une voiture de Police. Les multiples plaintes du directeur ont fini par porter. La juge veut le voir immédiatement. La suite? C'est la case prison. Pas de *happy end* pour cette fois au pays de la psychanalyse avec des gants.

L'hypothèse que nous allons tenter de défendre est que la scène de psychoboxe a permis un processus de sublimation de la cruauté portée lourdement par cet adolescent. Il y aurait sans doute d'autres manières de rendre compte du travail d'Achille. Notamment l'ambivalence de ses identifications à la figure maternelle. Son rapport avec l'absence du père pourrait être étudié. Mais c'est sur le terrain de la sublimation de l'agressivité que nous souhaitons insister pour ce qui est du présent travail.

La psychoboxe : une médiation thérapeutique entre théâtralité et combat

Avant d'aborder la question de la sublimation de l'agressivité chez Achille, prenons tout de même un moment pour présenter un dispositif qui peut paraître un peu atypique, voire incongru.

Aspects pratiques du dispositif

La psychoboxe est une médiation thérapeutique fondée par R. Hellbrunn (2014). Seule ou en complément d'autres dispositifs, elle s'adresse à tous ceux qui désirent explorer leur rapport à la violence agie ou subie. Il s'agit de pratiquer un combat de boxe anglaise d'une minute trente avec un psychoboxeur. Chacun peut arrêter à tout moment le combat pour n'importe quelle raison que ce soit. La force des coups est euphémisée. Parfois très euphémisée jusqu'à l'effleurement et parfois un peu plus appuyée. Mais la règle fondamentale est là. La force des frappes est toujours atténuée

par rapport à ce que serait une frappe de combat typique. Un temps ritualisé d'accordage des forces de frappe est proposé avant chaque combat et à chaque fois que le combat est interrompu pour quelque raison que ce soit.

Le psychoboxeur n'est d'ailleurs pas un boxeur, mais un clinicien. Il n'a pas de message psycho-éducatif à faire passer. Il n'y a pas d'apprentissage technique à proposer. Il écoute, sous la technique et au cœur du combat, les variations complexes, et parfois inquiétantes, des intelligences du corps expressif (Dejours, 2016).

Subversion expressive et scénique des corps combattants

Le combat psychoboxe est donc un combat mis en scène. Cette théâtralité naît d'un double mouvement de subversion. Tout d'abord on ne va pas en psychoboxe pour se défouler ou apprendre à combattre. On y va pour s'exprimer et travailler sur soi. Nuance. A partir de ce point de vue, le transfert peut jouer à plein. Ensuite, le fait de ne rien risquer au niveau de l'intensité des coups amène à faire l'expérience de gestes énigmatiques, de sensations épidermiques ou de vécus du temps et de l'espace qui seraient impensables lors d'un véritable combat. La scène délimite et isole des expériences relationnelles de combat supposées porteuses d'un savoir sur le sujet (Malamoud, 2005). Un véritable effet de théâtralité enveloppe l'affrontement. La question de l'expressif subverti le percussif.

Enfin, la subversion scénique qu'opère la psychoboxe est complétée par la présence d'un troisième protagoniste. Sur le côté, il découpe de son regard la scène de combat. C'est aussi à lui, à partir de la dynamique transférentielle, que le combat est adressé. Ce troisième est obligatoirement psychologue, psychanalyste ou psychiatre. Il soutient la théâtralité de la psychoboxe mais il est aussi garant du cadre et dirige les temps d'association libre sur le vécu du combat.

Sublimation, Psychoboxe et intelligences du corps violent

La question de la sublimation en psychanalyse est une question centrale. Le terme, chez Freud, est à la fois fondamental, mouvant et paradoxal (de Mijolla, 2009). Il a donc été inévitablement questionné et retravaillé après lui et notamment en France ¹. Dans le cadre restreint de ce travail, il ne s'agira pas de rendre compte de l'ensemble des processus sublimatoires en psychoboxe. Il s'agira ici de se focaliser sur les liens entre sublimation et certaines formes spécifiques de violence centrées sur les intelligences du corps violent. C'est à dire ce qui renvoie, dans les expériences violentes, aux dimensions de la sensibilité, du geste expressif et de l'affect. Nous nous centrerons sur le corps de ces formes de violence qui tentent de paralyser les scènes expressives et affectives du corps en

1. Nous renvoyons notamment le lecteur au très complet traité de sublimation (de Mijolla-Mellor, 2012) pour avoir un panorama détaillé du concept et de ses espaces de travail en psychanalyse.

mouvement (Aulagnier, 1975 ; Dejours, 2016). Nous les nommerons minéralisation puis plus précisément mortifications.

Nous tenterons enfin de montrer comment une issue sublimatoire est possible en psychoboxe. Directement d'abord, à travers l'euphémisation de la joute et l'existence d'une éthique de l'autre particulière. Cette éthique, prise dans le transfert, va permettre l'érotisation de la symbolisation. Nous soutiendrons ensuite l'hypothèse qu'en psychoboxe, l'issue sublimatoire est surtout efficace par la subversion érotique et scénique qu'elle propose. La sublimation du combat permettant de faire frissonner les scéniques du corps expressif et de re-sensibiliser le patient au corps expressif de l'Autre.

Cliniques de la Mortification.

Paralyser le mouvement des scéniques expressives

Achille est arrivé au CEF comme on arrive à la guerre. Armé et prêt pour le corps à corps. Achille n'exprime aucun signe de détresse. Il cultive alors une sorte d'apathie distante. Il n'exprime rien de particulier. Il donne l'impression de se remettre éternellement d'une soirée trop arrosée. Pour qui envahit son espace, voilà qu'il y rencontre un Achille, drapé dans une sorte d'oisiveté indifférente, mécanique et opératoire. Cette mise en sourdine de toute affectation est vraiment le point le plus étonnant des conduites d'Achille. Impassible et intouchable. Ses gestes expressifs ne frissonnent pas au contact de ceux des autres. Ou alors à peine. En mode mineur. Une sorte de paralysie de la relation en découle (Dejours, 2016). C'est dans ces moments- là qu'il est le plus inquiétant. Je me rappelle avoir maintes et maintes fois associé son sourire à celui du Joker, figure malveillante et débonnaire, bien connue du cinéma américain.

Les premières séances de psychoboxe sont du même tonneau fade. Achille adopte une garde particulière, inspirée de celle de Mike Tyson. Une garde extrêmement provocatrice avec les gants placés juste sous les yeux. Un sourire d'acier vient souligner un regard fixement amusé que rien n'altère. Tout est sur ce mode marécageux. Rien ne varie au niveau des expressions. Rien ne frissonne. Et ce, malgré les aléas du combat et les affects que les thérapeutes ne manquent pas d'exprimer à travers leurs gestes, leurs rythmes et leurs postures. Les séquences d'association libre sont aussi très minéralisées. Un jargon technique. Toujours léger, opératoire et désaffecté fait fondre les mots. On parle garde, crochet et plaisir tiède de combattre. A vrai dire, on ne parle de rien.

A quoi joue Achille ou bien à quoi refuse t-il plutôt de jouer? La dimension que refuse d'investir Achille est celle qu'Antonin Artaud (1938) appelait l'athlétisme affectif².

2. Il faut admettre pour l'acteur une sorte de musculature affective qui correspond à des localisations physiques des sentiments. Il en est de l'acteur comme d'un véritable athlète physique, mais avec ce correctif surprenant qu'à l'organisme de l'athlète correspond un organisme affectif analogue, et qui est parallèle à l'autre, qui est comme le double de l'autre bien qu'il n'agisse pas sur le même plan. L'acteur est un athlète du cœur. (Artaud, 1938, p. 139)

C'est-à-dire celle qui met en place l'articulation entre le mouvement du corps et l'affect³. C'est cette scène expressive des gestes qu'« Achille tente farouchement de paralyser. Il y a fort à parier que cette paralysie préside aussi à l'ambiance de ses multiples transgressions du code pénal et de ses bagarres sanglantes à répétition. Tout se passe comme si nous avions à faire une forme radicale de tentatives de minéralisation du clinicien et de ses agirs expressifs (Dejours, 2016). Les travaux de Christophe Dejours sont ici fondamentaux pour comprendre ce désir de paralyser l'autre. Issus des travaux fondateurs de Jean Laplanche sur la séduction généralisée, ses propositions abordent la question atypique des intelligences du corps en mouvement. Le corps érotique ne se réduit pas au corps biologique. Mieux encore, il est le produit de la subversion libidinale de ce dernier. Comment se produirait cette subversion ? Au départ, il y a la séduction des gestes et des contacts de l'adulte sur le corps de l'enfant. Plus précisément, ce qui provoque la séduction c'est la dimension expressive des actes de l'adulte. Cette dimension expressive est porteuse d'un message énigmatique. Ces messages vont s'implanter à même la peau vivante de l'enfant et constituer la trame originale du corps érotique.

Le corps érotique et ses scéniques sexuelles sont bien le résultat d'une séduction extérieure et asymétrique par le monde des adultes. La coloration expressive des gestes de l'adulte est compromise par son inconscient. Pour une part, l'adulte ne sait pas ce qu'il exprime à travers son acte. Ses fantasmes, sa propre histoire corporelle érotique viennent déformer le message clair qu'il croit envoyer. Parce qu'elle est d'emblée teintée de dimensions érotiques parfois scandaleuses, la fonction expressive n'évitera pas la censure. Son empêchement, ainsi que le refoulement du résultat de ses traductions viendront constituer la matrice de l'inconscient refoulé. L'épiderme du geste est aussi un épiderme tragique (Raufast ; Vivès ; Vinot, 2019). Toute interprétation du Réel geste laisse un reste qui crépite inexorablement. Toute expressivité a sa part d'insondable. Ce mouvement qui se déroule dans l'ombre de la traduction, constitue le refoulement original. (Dejours, 2016). Lorsque tout se passe bien, l'enfant va progressivement répondre à ces appels en mobilisant une double activité. La première est traductive. Que me veut l'Autre ? La fonction interprétative est lancée au corps à corps. La seconde est expressive. L'enfant va répondre en construisant peu à peu une adresse où propulser ses agirs expressifs. Les scènes corporelles de la vie affective et expressive seront lancées. Cette fonction expressive du corps érotique en mouvement échappe aux espoirs de contrôle du Moi. Celui d'Achille ne peut s'empêcher de haïr ces mystères expressifs en mouvement. Mais ce n'est pas la seule raison.

Venons à l'angle à partir duquel nous pensons la violence et ses possibilités sublimatoires. A savoir les mortifications. La fonction expressive a aussi ses

3. Cette articulation renvoie à ce que Piera Aulagnier (1975) nomme les processus primaires ou scéniques et qui concernent l'image du corps en mouvement et sa prise dans le phantasme.

rayures, ses plaies et ses accidents. La séduction du corps erotique peut se faire sur un mode beaucoup trop violent. C'est-à-dire, avec une intensité insupportable ou sur un mode aliénant et terriblement impassible (Aulagnier, 1975). La traduction en agir expressif des messages énigmatiques provenant de l'Autre devient alors impossible ou invivable. Ils ne sont pas simplement enclavés ou en attente de traduction. Leur impact impensable forme une sorte de trou noir dans le corps erotique. La vie relationnelle et expressive s'est absentée. Reste des sensations de non vie insupportables d'où est absent tout mouvement expressif vers l'Autre. Un Mouvement pur. Anesthésiant. Paralysant et Vide. Un corps inhabité. Aussi intraductible que non adressable. Mortifications.

L'ensemble de ces zones de mortifications formera ce que Christophe Dejours propose de nommer inconscient amental. Le sujet cherchera toujours à protéger ces zones de mortifications du contact avec autrui. Le clivage est la forme principale de cette mise à l'écart. Elle n'a rien à voir avec le refoulement de l'inconscient sexuel et de ses représentations. Lorsque ce clivage est stable, tout se passe comme si les zones de mortifications n'existent pas. Mais lorsque ce clivage est menacé, le sujet a recours à des sortes de mécanismes de secours. La décompensation somatique est une possibilité. Mais la violence en acte est aux premières loges. Que ce soit sur soi ou sur le corps l'autre. Protectrice parfois. Compulsive toujours. Achille ne manque pas de cette capacité défensive là. Mais avant de recourir à ces fureurs défensives, c'est une forme de minéralisation du clinicien (Dejours, 2016) que déploie Achille en psychoboxe pour protéger ses zones mortifiées. Rappelons qu'Achille a subi un viol très violent et particulièrement sordide dans son enfance et que son corps à du être lourdement exposé à la mortification au moins ce jour là. Le patient qui tente de minéraliser son analyste paraît de bonne volonté, sans conflit, hypernormal. Il parle, mais sans engagement subjectif. Tout comme Achille. Le fonctionnement est technique, opératoire. Le cadre doit demeurer immobile. Et l'objectif est d'immobiliser l'analyste, de le pétrifier dans une emprise quasi hypnotique. Aucun mouvement subjectif spontané ne doit émerger de son côté. C'est bien ce qui s'est passé. Tout était désincarné, presque inexpressif. Les assauts étaient peu habités. L'affect écrasé sous une apathie d'apparence débonnaire. Le jargon qui préside aux séquences d'associations libres sur ce que le combat a pu réveiller est technique. Descriptif. Opératoire. Gauche. Droite. Gauche. Et puis ? Et puis, c'est tout !

Durant ces premières séances de psychoboxe, j'en étais venu à essayer d'avoir un style de boxe plus léché. J'avais cessé d'écouter les mouvements expressifs d'Achille. J'avais perdu le contact. Mon cothérapeute sur le côté n'était pas vraiment plus vivant que moi. Il tentait de me conseiller. Ton style n'est pas académique, c'est pour ça ! Ou était passée l'écoute analytique du transfert ? Qui était enfermé à ce moment-là ? Il faut bien comprendre que la violence couve derrière l'emprise de ce rythme de croisière trop inhabité pour être honnête. Cette violence n'est pas explosive. Pas encore. Nous avons pourtant ouvert ce travail par le récit

du traumatisme qu'a subi Achille et par cette séance de psychoboxe étrange où les scènes expressives étaient au premier plan. Que s'est-il passé ? Nous faisons l'hypothèse que, malgré les tentatives assez abouties de paralysie psychique, un travail sublimatoire s'est amorcé en bas bruit avant d'éclater sur la scène de psychoboxe plus lumineusement. Ce travail pose la question d'une possible activité de sublimation autour des intelligences du corps violent à l'adolescence. C'est à cette question que nous allons tenter de répondre pour terminer ce travail.

Sublimation et revitalisation en Psychoboxe

La sublimation de l'agressivité n'est pas une chose simple. Elle déborde vite les rapides clichés autour du dévouement. En nous appuyant sur les travaux de Sophie de Mijolla (2009 ; 2012) nous remarquons que Freud confère d'emblée au mouvement la fonction de neutraliser la pulsion de mort afin de la diriger vers l'extérieur. Pour assurer cette dérivation, il faut que le sujet dispose d'un surcroît d'érotisme narcissique. Pas dans mon Moi, pourrait-il dire. Mais cette déflexion est-elle vraiment une activité sublimatoire à part entière ?

On peut proposer de répondre par l'affirmative en tous les cas en Psychoboxe. La boxe procède déjà de ce mouvement. L'objectif du combat n'est pas vraiment de tuer l'autre ou de l'humilier. Il y a bien entendu l'idéal du combattant à satisfaire. L'héroïsme, même dérisoire, n'est jamais loin des espoirs de celui qui met des gants. Il y a aussi le plaisir pris à une belle escarmouche. Alors l'objectif n'est plus de détruire radicalement l'autre mais de partager avec lui l'expérience d'un combat, fut-il parfois dur. Le règlement qui limite le cadre de la confrontation est encore un levier de sublimation. Le nécessaire entraînement, pour avoir une chance de dominer les escarmouches, implique une didactique de l'effort et du progrès. La pulsion de mort est ainsi détournée. Elle traverse maintenant des espaces relationnels où l'érotisme a son mot à dire maintenant que le geste destructif est dirigé vers l'adversaire : « Ce sens du changement, opposé à la répétition, limite et donc accroît l'efficacité théorique de la notion d'une sublimation de la pulsion destructrice ». (De Mijolla, 2009).

Si cette voie sublimatoire est valable pour la boxe, elle est d'autant plus vraie pour la psychoboxe. Tout d'abord grâce au travail direct de sublimation de la violence par la joute ludique. Cette joute ludique est soutenue par une éthique de respect de l'autre très particulière qui tend plus vers les plus exigeants des arts martiaux que vers la compétition sportive. Il relève pourtant plus simplement de la psychanalyse. Il faut bien comprendre la nuance. En psychoboxe, nous ne sommes plus dans un combat sportif. On y vient surtout pour travailler sur soi, mieux se connaître et symboliser sa violence. L'éthique morale du respect de l'adversaire est potentialisée par celle du transfert sur les adversaires-thérapeutes. Le regard mi protecteur mi interrogatif du cothérapeute va dans le même sens.

Il existe aussi une voie indirecte du travail sublimatoire de l'agressivité. En limitant la dimension technique au profit de la dimension relationnelle improvisée, le combat de psychobosse confine au ludisme scénique (même s'il est parfois cruel). Nous sommes nettement plus proches du *play* que du *game* (au sens où Winnicott les différencie). Ce sursaut de lien ludique va avoir un intérêt majeur pour le patient. Celui d'accroître sa sensibilité aux scéniques expressives portées par le mouvement. C'est cet accroissement de sensibilité qui va permettre de limiter la possibilité des zones mortifiées de générer des hyper violences compulsives.

Pour Christophe Dejours (2016), l'accès aux zones de mortifications de relèvent pas d'un effort traductif direct pour relancer la symbolisation. Ce qui est mortifié ne relève pas de l'inconscient refoulé, même archaïque. Pour assouplir le clivage qui protège les zones mortifiées, il faudrait en passer par le travail du rêve. Ce travail permettrait une figuration nouvelle des jeux du corps qui ont été proscrits par les accidents de la séduction issus des impacts mortifiants de la violence. Tout ceci diminuerait fortement le risque de décompensation somatique ou de violence mortifiante. Nous soutenons toutefois que le travail du rêve n'est pas le seul possible. Une médiation scénique comme la psychobosse peut effectuer ce travail. Il ne s'agit pas de traduire les supposés messages contenus dans l'inconscient amential du sujet. De les ramener au sens. Il n'y a rien à traduire. Il s'agit plutôt de les ramener dans le lien et son mouvement expressif. Le travail de sublimation de l'agressivité opère donc ici indirectement, non pas sur les contenus représentatifs, mais sur le lien vivant à l'autre.

En ramenant dans le lien expressif et affectif les actes du patient, nous construisons peu à peu une mise en scène qui n'a pas valeur de traduction mais de suppléance expressive à adresser au corps de l'autre. Cet autre corps dont on attend maintenant une réponse. Une scénique expressive des agirs est en place. Même minimale. Même Fragile. Le désert froid du corps mortifié est toujours là. Mais son contact devient habitable (Vinot, 2019) et exprimable. Ce processus de bricolage subjectif (Vivès & Orrado, 2020) ou de corpspropriation (Dejours, 2016; Henry, 2011) est surtout chargé de limiter l'activation de violences défensives et vengeresses par le patient. Le clivage, chargé de maintenir les mortifications hors de contact, régresse. La compulsion à la violence aussi. Nous rejoignons ici les propositions de Vincent Estellon (2020) en matière de soin psychanalytique axé sur les potentialités thérapeutiques scéniques du lien.

Enjeux spécifiques de la sublimation de l'agressivité à l'adolescence

Les adolescents, réputés hyper violents, qui naviguent d'institution en institution, sont particulièrement sensibles aux enjeux de la sublimation de l'agressivité et de ses mortifications qui opèrent en coulisse. D'abord parce que l'adolescence les confronte avec des sensations corporelles nouvelles au registre érotique. Ces

sensations nouvelles peuvent être une occasion de mauvaises rencontres avec des zones mortifiées du corps érotique qui jusque là étaient maintenues hors de contact. La violence apparaît comme une salve incompréhensible au milieu d'un monde amoureux. Mais le parcours particulier de ces adolescents, à travers la vie délinquante, ajoute un problème particulier. La délinquance peut aussi constituer un espace pubertaire de mise à l'épreuve de ses limites et de son identité. C'est moralement contestable mais finalement psychologiquement assez cohérent. Il n'y a cependant pas de délinquance pacifique et "simplement" ludique. Même un vendeur de drogue avenant et flegmatique aura à se confronter avec la pire des violences lorsque son commerce sera contesté. Ces expériences violentes forment une sorte de parcours obligé de l'adolescent délinquant. Elles risquent de le confronter plus qu'à l'ordinaire à ses zones de mortifications.

La menace de répétition compulsive de la logique mortifiante sera alors à son comble. Les enjeux du processus de sublimation, si important à la puberté, sont donc d'autant plus sensibles lorsque cette adolescence s'est engagée sur la voie furieuse de la vie délinquante. La psychoboxe est ici particulièrement indiquée. Elle l'est parce que profondément liée à la dimension d'esthésie empathique (Gutton, 2012) de la sublimation. Nous avons montré que cette dimension est importante pour les adolescents en général mais aussi et surtout pour ceux qui expérimentent la furie délinquante en particulier.

Retour vers Achille : croire aux mensonges de maman

Revenons pour finir vers Achille. A la toute fin de la séance l'adolescent me confie la haine qui le ronge. Il veut encore un peu parler. Il me dit que toute sa jeunesse, il n'a rêvé qu'à une chose. Retourner en Algérie pour se venger. Et, ce, à n'importe quel prix. Il a même acheté une arme, il y a quelques années, pour mener à bien sa vengeance. Je lui demande naïvement pourquoi n'est il pas parti. Il a maintenant plus d'une corde violente à son arc. Il répond, l'air absent, qu'un jour il en a parlé à sa mère. Elle est la seule à savoir. Je le regarde d'un air interrogatif. Je peine à me dire qu'une simple leçon de morale l'a convaincu. "C'est qu'il est mort!", me dit-il. "Un jour en scooter, il roulait trop vite sur une petite route de campagne. Il a glissé. Il est mort. On l'a retrouvé dans le fossé des jours après. Il a dû souffrir". Achille précise que les méchants sont toujours punis. Il y a une justice. Il semble apaisé. Presque souriant. Que le lecteur se rassure. Nous ne sommes pas assez naïfs pour croire qu'Achille a avalé tout cru le génial mensonge de sa mère. Nous pensons même que ce choix définitif d'adhérer à la fiction maternelle a été fait après cette séance de psychoboxe. Ce choix nous semble particulièrement révélateur de la réussite à moins partielle du processus sublimatoire tel qu'il s'est joué aussi en psychoboxe.

D'une part, le ralliement tardif et complet à la fiction maternelle témoigne d'une sublimation de l'agressivité. Sur le contenu d'abord. Justice a été faite. Il

est mort. Il a souffert longtemps dans un fossé. De la boue et du sang. L'adolescent est vengé. Dieu y a veillé. Il ne convient pas d'en rajouter en continuant la Vendetta. Il faut revenir vers un projet où il prend soin de sa famille. La haine a trouvé un débouché dans un mensonge qui finit par dire la vérité et bloque la tentation de la répétition.

D'autre part, l'adolescent a accepté la friction avec ce qui, dans son corps érotique, se présentait comme une zone morte, retirée du lien et de son mouvement expressif vers l'autre. Cette foi en ce faux-vrai mensonge permet un double contact. D'abord, avec ce qui est en cendre en soi. Sans trop de furie compulsive et de violence. Ensuite, avec ce qu'on peut adresser de ces cendres à l'autre. Tout ceci permet une scène expressive d'où jaillissent des mouvements du corps. L'énigme est partageable. Même si les planches sont sacrément brûlées. C'est maintenant sur la braise plutôt que sur la cendre qu'Eros a le dessus.

La Sublimation de l'agressivité, comme un carrefour à double sens est rendue possible, entre autres par ces petits ponts précaires que construit la rencontre en psychoboxe.

Lionel Raufast
raufastlionel@ymail.com

BIBLIOGRAPHIE

- AULAGNIER, P., *La violence de l'interprétation - du pictogramme à l'énoncé*, (1975), PUF.
- Dejours, C., « A-symbolisation et topique du clivage : les accidents de la séduction », *Aux limites de la symbolisation*, (2016), Dunod, pp. 111-131.
- DE MIJOLLA-MELLOR, S., « Sublimation de l'agressivité », *La sublimation*, (2012), PUF, pp. 57-66.
- DE MIJOLLA-MELLOR, S., « Détruire ou changer ? », *Le choix de la sublimation*, (2009), PUF, pp. 179-198,
- GUTTON, P., « La sublimation pubertaire », *Traité de la sublimation*, (2012), PUF, pp. 270-288.
- ESTELLON, V., *Terreur d'aimer et d'être aimé: Psychopathologie du lien et de la vie amoureuse*, (2020), Éres.
- HELLBRUNN, R., *À poings nommés: La violence à bras-le-corps*, (2003), Erès.
- HENRY, M., *Généalogie de la psychanalyse: Le commencement perdu*, (2011), PUF.
- MALAMOUD, C., *La Danse des pierres, Études sur la scène sacrificielle dans l'Inde ancienne*, (2005), Seuil.
- RAUFAST, L., VIVÈS, J., VINOT, F., *La médiation par le théâtre. Freud et Dionysos sur la scène thérapeutique*, (2019), Arkhe.
- VINOT, F., « Mal-habiter et malaise dans l'habiter : Pour un dialogue entre géographie et psychanalyse », (2020). EspacesTemps.net, <https://www.espacestemp.net/en/articles/mal-habiter-et-malaise-dans-lhabiter-pour-un-dialogue-entre-geographie-et-psychanalyse>
- VIVÈS, J., ORRADO, I., *Autisme et création. Bricoler une solution pour chacun*, (2020), Arkhe.

Lionel Raufast - *Sublimation de l'agressivité à l'adolescence : l'exemple de la Psychoboxe*

Résumé : L'article présente l'accompagnement d'un adolescent délinquant placé en Centre Éducatif Fermé à la suite de plusieurs faits de violence. La méthode est atypique. Elle a consisté à proposer des séances de Psychoboxe. Le travail de sublimation a ainsi permis de décaler l'objectif de la mort réelle de l'autre au profit d'un travail commun de symbolisation. Les processus sublimatoires ont aussi soutenu, grâce à leurs dimensions d'esthésie affective, la nécessaire revitalisation des scènes expressives du corps de l'adolescent.

Mots clefs : Sublimation. Psychoboxe. Adolescence. Violence. Scène expressive.

Lionel Raufast - *Sublimation of aggression in adolescence: the example of Psychoboxing*

Abstract: The article presents the accompaniment of an adolescent offender placed in a Closed Educational Center following several acts of violence. The method is atypical. It consisted in proposing sessions of Psychoboxing. The work of sublimation thus made it possible to shift the objective of the real death of the other in favor of a common work of symbolization. The sublimatory processes also supported, thanks to their dimensions of affective aesthetics, the necessary revitalization of the expressive scenes of the adolescent's body.

Key Words: Sublimation. Psychoboxing. Adolescence. Violence. Expressive scene.